

A corps perdus

*Murs immaculés*  
*Dans l'ocre de l'après-midi*  
*Où sommeillent les voyageuses*  
*Sang des couleurs offertes*  
*Comme des fruits*  
*A la passion du soleil*  
*Chant de vie drapé*  
*A même leurs corps bruns*

***Cécile Oumhani***

---

Ce poème comme tous ceux qui parsèment les textes qui suivent de Behja Traversac sont de Cécile Oumhani dont vous pouvez trouver la bio. dans cette revue au n° 5/6.  
Dernière publication : Une odeur de henné, éd. Paris Méditerranée 1999.  
Voir aussi dans Bouteilles à la mer p. .

A corps perdus



## Les maux du silence

*Entretien de Behja Traversac avec Djamila Cara*

**D**jamila, tu m'as dit être Yéménite et tu as accepté de contribuer à ce numéro d'*Etoiles d'Encre* consacré au thème : "Les mots et les maux qui nous font violence". Qu'est-ce qui te paraît revêtir une violence particulière dans le langage, dans le rapport entre les gens dans ta société d'origine ou simplement dans ta vie ?

D. C. : Je pense que les mots, n'importe lesquels, dits de n'importe quelle façon, tout vocabulaire, concerne toutes les sociétés humaines quelle que soit leur culture. Pour moi, c'est le vocabulaire du silence qui est le plus fort. Par exemple, quand on commence une phrase sans la finir, sans la compléter, en laissant en suspens la fin, qu'est-ce que ça veut dire au fond ? On peut imaginer trois possibilités : cela peut vouloir dire prendre le temps de la réflexion avant de finir sa phrase donc se donner le temps de la finir à un autre moment plus ou moins proche; cela peut vouloir dire se rétracter à la dernière seconde de crainte de blesser ; on se rend compte là, que ce qui est le plus craint par le locuteur ce sont les mots ; mais la troisième possibilité c'est qu'on peut penser que cette phrase non terminée fait plus d'effet, a plus de résonance que les mots eux-mêmes. Ce qui est encore plus fort et plus fin à mon avis. Ce silence-là, pour moi, peut être très violent.

## A corps perdus

*Ó Dès ce début de notre entretien, tu axes – presque douloureusement – la violence des mots sur leur silence, leur absence. As-tu envie de parler de l'origine de la souffrance de ces non-dits qui t'émeuvent apparemment beaucoup ? J'ai cru comprendre que tu réunissais en toi plusieurs cultures ; comment vis-tu cette diversité, ces confluences y compris par ce que tu appelles le "vocabulaire" ? Pourquoi le sens des silences semble-t-il tellement plus important pour toi ?*

D.C. : En effet, toutes mes naissances, tous nos exils sont les fruits de l'incompréhension, c'est-à-dire de la limite que nous impose le sens des mots, de la limite que fixe leur absence. Dits ou cachés, ils ont créé une méfiance qui a bouleversé nos destins. Pour ma famille, pour moi, les non-dits ont lourdement pesé sur nos vies à cause des positions qui s'exprimaient vis-à-vis de la "modernisation" de nos sociétés.

Je suis née au Kenya, d'une famille Afghane et Yéménite. Ma grand-mère venait du Nord de Sanâa. Mon grand-père était Afghan. Ce sont des gens, des pays, des cultures qui se sont tissés, formés et transformés au cours de tant de générations que je ne peux t'en dire toute l'histoire. Pour en revenir à moi, mes origines afghanes me renvoient à des récits familiaux d'une violence inouïe. L'entêtement incroyable, les mots sans rémission, l'orgueil indestructible de la famille de mon arrière grand-père ont fini par le chasser de son pays ; je dirais surtout l'orgueil et la méfiance qui étaient totaux. Qui ont construit cette forteresse d'incompréhension, vis-à-vis de la modernisation de la société afghane. Cela a fait éclater ma famille. Cela l'a faite s'effriter, s'éparpiller.

D'où ma naissance et une grande partie de ma vie au Kenya. Le Kenya! un carrefour extraordinaire de civilisations. Le Kenya n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Il incluait les gens de Zanzibar, Kiloa, Somalie, jusqu'au Mozambique. Quand Vasco de Gama y est arrivé, il y a trouvé une culture déjà complètement épanouie. Depuis la nuit des temps, les Arabes ont été là. Donc depuis toujours il y a eu cet incroyable métissage des peuples qu'on connaît si mal. De même qu'on sait mal que l'esclavage est parti de la côte Est de l'Afrique et non la côte Ouest comme on le dit souvent. Mais c'est une autre histoire.

Moi, je suis née en Afrique, je suis loin de toutes les images mythiques de mes sociétés d'origine. Je suis physiquement ici, mais la blessure qui me marque est dans ce que j'appelle le non-dit. Je suis intellectuellement de culture anglaise, anglophone, mais je suis restée au fond de moi-même Omanie<sup>6</sup> orientale.

## A corps perdus

Là on va rejoindre l'histoire des mots. La blessure, la gangrène, qui est restée dans la famille : le malentendu sur le sens de la "fierté" ... Il faut te dire que mon arrière grand-père voulait à tout prix – peut-être pas à tout prix, mais il voulait quand même l'ouverture vers la modernité. Il ne pensait pas qu'il fallait accepter la colonisation anglaise ! jamais ! Parce que, quand les chefs de clans, les peuples de la région s'y opposent, on ne peut pas vouloir ça. Chez lui, il y avait ce côté diplomate qui a coulé son Arche de Noé finalement ... La famille, (c'est la fierté des frères qui s'exprimait), lui disait : " Comment ? tu ne peux pas ! l'orgueil des Pachtoune ... tu ne peux pas vouloir ça, etc " ... Et mon arrière grand-père leur répondait : " Il n'est pas question de laisser ce pays à quelqu'un d'autre. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nous, on a toujours assimilé les gens, on a toujours assimilé les cultures, pourquoi, par exemple, Alexandre est-il venu jusqu'en Afghanistan ? Regardez les Grecs comme ils sont imprégnés par la culture persane ! " C'est vrai, tu sais, Alexandre en était complètement influencé. Mais complètement. C'est une image de l'échange qu'on arrivait à imaginer à l'époque. Mon arrière grand-père prenait toujours l'exemple de " Skander " – c'est-à-dire Alexandre le Grand. Ces échanges étaient l'enrichissement des peuples. Chacun apporte sa graine de quelque chose. Et quand mon arrière grand-père disait cela, sa famille lui répondait : " Comment, tu peux vouloir que l'Afghanistan s'assimile à la culture anglaise, c'est lâche ! " Mais c'était pas du tout ça dans son esprit. Il répondait : " Quand on a une ouverture, c'est pour notre peuple. C'est-à-dire qu'on va vers l'avant ". Il était très avant-gardiste et c'était mal pris. Cet orgueil a miné les liens de famille, cela les a tous blessés profondément, parce qu'ils n'arrivaient pas à s'expliquer sur le sens des mots qui en réalité allaient dans le sens de l'avenir ?

La famille disait, " notre fierté avant tout. Nous, on lui demande rien mais s'il veut partir, il peut partir ". C'est là les mots, les maux de l'incompréhension. C'est comme ça que mon arrière grand-père et sa famille sont parties. C'était des nuits, des siècles de silence violent. Mais dans cette histoire si vaste, il y avait l'histoire familiale, intime, dont je garde encore les blessures.

---

Originaire d'Oman, extrémité orientale de l'Arabie baignée par le golfe et la mer d'Oman.

A corps perdus

*Ó J'ai l'impression que ces douleurs originelles pèsent sur toi comme des voix qu'on ne taira jamais, comme des mains qui ne te lâchent pas, comme une vague au ressac sans fin dont tu ne peux pas te défaire, te séparer ...*

D. C. Séparer. Justement, il y a des histoires de séparation dans tout ça. Il y a eu les maux de la séparation chez nous. C'est le côté très douloureux. Ma mère a eu une attaque de paludisme après son premier accouchement – un fils. Tu sais quel sens cela a dans nos sociétés.

Ma grand-mère a proposé de s'occuper du bébé. Mais elle n'habitait pas la même ville. Quand ma mère a été guérie, ils ont décidé avec mon père d'aller récupérer l'enfant. "Ah non ! a dit ma grand-mère, tu ne peux pas faire ça. Il est bien avec nous. Attendez encore un peu, deux ou trois mois" et tout un discours et elle pleurait et les tantes qui se lamentaient aussi. Une tragédie ! " Mais on a besoin de notre enfant " disait mon père. Il n'y a rien eu à faire. Cela a duré douze ans ! C'était terrible pour ma mère d'autant qu'elle avait perdu sa mère à deux ans, qu'elle avait été élevée par sa grand-mère et qu'elle avait l'impression que l'histoire se répétait comme si elle était morte elle aussi.

Elle a eu successivement deux autres garçons morts à six mois. Elle vivait en permanence des drames ... catégoriques. Elle était totalement fragilisée. Mais elle se disait, après le "rapt" de l'aîné, il faut qu'on ait d'autres enfants. Puis je suis venue au monde. Elle a un quatrième garçon, il meurt à 9 mois, un bébé superbe. Tu imagines ce qu'elle a vécu !

J'avais environ quatre ans quand mon père décida de récupérer mon frère. Bien sûr ça a été la grande scène chez mes grands-parents. Et les tantes qui s'y mettaient. C'était horrible. On disait que ma mère était incapable de s'en occuper, là, les mots ont été violents à l'état brut. Mon frère avait l'âge d'entrer au collège donc mon père a été inflexible. Mais tu penses, à douze ans, un enfant est déjà fait. C'était un enfant gâté, qui n'arrivait pas à établir une relation avec sa propre mère. Et sans doute à cause de tout ça, je n'ai jamais pu établir une relation mère-fille "normale" avec ma mère. Ma blessure reste la violence de mes parents. Une violence de la douleur. J'étais devenue la bête noire. J'en ai des marques aujourd'hui encore.

A corps perdus

*ó Comment cela? Peux-tu t'expliquer ?*

D.C. Pour mes parents, j'avais pris la place de mon frère aîné. Leur fils n'était pas là. Leur souffrance se projetait sur moi. C'était à la fois trop d'amour et trop de possessivité. Et ça, ça m'a étouffée. Ça étoufferait n'importe qui. Même enfant, on a toujours besoin de réfléchir, de raisonner, de parler et quand je voulais dire quelque chose, on ne me laissait pas finir, on me disait : " Qu'as-tu à parler ainsi, tu n'as pas l'âge de parler comme ça ". Et c'est vrai, je ne parlais pas comme une enfant de mon âge.

Et tout le monde faisait ça avec moi. Là tu vois qu'on ne donne pas la parole à un enfant. Pourquoi ? Je ne suis pas d'accord avec cette attitude. Quand tu as six ou sept ans et que tu parles d'une certaine façon, les gens sont déboussolés. Remarque, dans un certain sens, je les comprends. C'est tellement inhabituel. Alors je leur disais : " Assez de parler avec moi, c'est tout. Moi, j'essaie de vous comprendre mais vous ne voulez même pas m'écouter ". Ça c'était catastrophique. Ils avaient peur de m'écouter et surtout peur de le reconnaître.

*. Est-ce que tout cela a influencé tes rapports aux autres, quelles ont été les incidences sur ta vie ?*

D. C. Tu sais, parfois, dans mes relations, je suis très provocatrice. Pas pour faire du mal. Pas pour juger. Mais je pense que dans les relations il y a une alchimie. Il y a tout un cheminement. Cela aboutit à quelque chose qu'on sait déjà. Ce n'est pas forcément négatif. Non. Mais parfois, il faut aussi blesser, crever l'abcès, arriver à un point de rupture. Si tu ne le fais pas, qu'est-ce qui se passe ? Tu laisses s'étendre le mal.

*Voudrais-tu dire que, même si on a conscience de faire du mal par les mots, il faut quand même les dire ? N'est-ce pas une manière de violer l'espace de l'autre ? Son intimité, sa façon de gérer sa souffrance ? Les gens ne veulent pas forcément entendre certaines choses. Il me semble que cela peut faire encore plus de mal que le silence, non ?*

D. C. Souvent on met dans sa bouche les mots de l'autre. Toi tu dis, mais c'est l'autre qui va décider. Bien sûr, dans un sens tu le manipules. Il y a des gens qui peuvent assumer ça et d'autres qui ne le peuvent pas. Et il y en a d'autres qui ne le veulent pas ! Et beaucoup ne le veulent pas !

## A corps perdus

Il faut savoir ce que faire mal veut dire. Je prends un exemple un peu symbolique : si tu te piques avec une épingle, tu penses que tu vas te faire mal. Mais en réalité tout dépend de la façon dont tu vas te piquer. Tu peux te dire si j'appuie autrement, j'évite la souffrance. C'est comme dans les mots. Il faut savoir que quand tu dis quelque chose, il y a toujours derrière autre chose. Les mots ne veulent jamais dire uniquement ce qu'ils ont l'air de vouloir dire.

*Pour toi, chaque mot a un écho ? Je ne dis pas une arrière-pensée, mais un écho. Selon que les mots sont dits d'une manière ou d'une autre, ils ont une signification différente, comme dans l'histoire de l'épingle ? Tu penses qu'ils ont toujours un double sens ?*

D. C. Bien sûr, les rêves même sont un écho qu'il faut déchiffrer. En fait, tout dépend des mots eux-mêmes et surtout de la manière dont on les dit.

*Tout se passe dans la communication, bien sûr, mais chacun la conçoit selon ses codes propres, souvent inconscients. C'est dans ce stock de signes que nous puisons et envoyons à l'autre des mots et nous établissons ce courant particulier de rapports dont nous sommes trop souvent prisonniers.*

D. C. Comme j'ai beaucoup voyagé, dès mon plus jeune âge, grâce à mon grand-père, j'ai pu voir beaucoup de monde, des gens de cultures très différentes. Dans la manière de communiquer, tu t'aperçois qu'il y a des mondes paradoxaux où il y a toujours des tris à faire pour essayer de comprendre à quoi se rattache la façon de communiquer.

Je vais t'en donner un exemple. Moi qui ai vécu au carrefour de plusieurs langues africaines, j'ai entendu parler Souaïli un soir en sortant avec un cousin de chez quelqu'un de la famille. On rencontre un homme accompagné d'une femme qui était un peu loin de lui et qui portait un boubou, je veux dire qu'elle était couverte, ce qui a un sens dans l'histoire ; puis le cousin a dit : " Tiens, tu as changé de voiture ? Tu as changé les pneus ? Qu'est-ce que tu as fait ? " Et l'homme répond : " J'ai carrément changé les quatre pneus ". Et il l'a dit en Souaïli. Et moi qui ne comprenais pas ces histoires de pneus et de voiture, dans une langue que je comprenais, j'ai dit à mon cousin : " De quelle voiture parliez-vous ? " Mon cousin ne m'a expliqué que bien plus tard, ce que cela voulait dire... Cela voulait dire, dans la culture populaire souaïlie qu'il avait changé de femme !

A corps perdus

*C'est une atroce image de la femme !*

D.C. Evidemment. Et cette violence dirigée contre l'Autre a ses codes selon les sociétés et les langues ...Mais je pense qu'il n'y a que les codes qui changent.

*Tu veux dire qu'elle existe dans cette forme-là, dans ces sociétés-là, mais qu'elle est aussi prégnante ailleurs, sous d'autres formes ...*

D. C. Bien sûr. Je pense que le déni de l'Autre, que la force de la violence, ne se mesurent pas à la situation géographique de telle société, mais à l'état de conscience qu'elle a de sa capacité à imaginer des rapports généreux entre les gens ...

Je ne pense pas que " la modernité " telle qu'on l'entend aujourd'hui, incite à la non violence. Est-ce qu'on peut prétendre que les sociétés dites modernes sont moins violentes que celles qui les ont précédées ? Je n'en suis pas sûre.

*Moi non plus.*

---

Djamila Cara habite à Clapiers, près de Montpellier. Elle est anglophone.



A corps perdus

*Au levant de la colline  
Ce vertige du bleu  
Repos du ciel en son oubli  
Il est le terme de notre jour  
La promesse du pain  
A nos lèvres de thym  
Et la paume d'une rive  
A notre attente*